



Danielle Kwaaitaal, *The Hidden Series - Feline*, épreuve en couleur, 60 x 45, 2011, Flatland Gallery, Utrecht / Paris.

VOILER ET DÉVOILER : LES CORPS DE FEMME DE DANIELLE KWAAITAAL

Avec *The Hidden Series - Féline*, le quotidien néerlandais *de Volkskrant* publiait en août 2011 une nouvelle œuvre de l'artiste plasticienne Danielle Kwaaitaal (° 1964). La photo accompagnait une série de considérations de la critique Sacha Bronwasser sur des artistes qui travaillent sur le thème de la peau humaine. Il s'agissait du portrait d'une jeune fille balançant «à la lisière de la puberté et de la conscience»¹. À première vue, on imaginerait un portrait peint au XVI^e siècle par Hans Holbein. La pureté des traits de visage de la jeune fille aux longs cheveux blonds se découpe sur un fond sombre. Une observation plus attentive révèle que l'effet pictural est surtout provoqué par un voile de petites griffures qui recouvre le visage. Comme si le visage était recouvert d'une deuxième peau. Cette couche de griffures dissimule les traits essentiels de ce visage de jeune fille et lui confère un rayonnement doux, fixe et intemporel. Kwaaitaal a travaillé le portrait photographié par elle à l'aide d'une pointe numérique en s'inspirant des grands maîtres de la peinture comme Vincent van Gogh. Le jeu des lignes dans le visage rappelle en effet les motifs linéaires capricieux de ce dernier.

D'après Kwaaitaal même, son œuvre récente évoque «la peau et la touche humaine»². Mais *The Hidden Series* renvoie aussi à un autre élément important qui semble récurrent dans son œuvre: voiler et dévoiler.

UNE BOUFFÉE D'OXYGÈNE NUMÉRIQUE

Danielle Kwaaitaal a obtenu son diplôme à la *Rietveld Academie* à Amsterdam en 1991. Son travail de fin d'études était une série d'œuvres photographiques intitulée *Bodylogo's: The Five Senses*. Il s'agit de collages de séries de nez, yeux, bouches, oreilles et doigts présentées en répétitions rythmiques dans le cadre de formes organiques très compactes. Les images en noir et blanc ont l'air polies et les organes photographiés sont ordonnés de



Danielle Kwaaitaal, *Spacenipples*, épreuve en couleur, 70 x 120, 1994, *Flatland Gallery*, Utrecht / Paris.

telle manière que leur caractère propre se dilue pour céder la place à un étrange paysage de formes. Ces abstractions énigmatiques résultent d'un travail raffiné de Kwaaitaal à l'ordinateur. Très tôt déjà, elle s'est servie de *Paintbox*, une application informatique utilisée notamment dans les images publicitaires et convenant parfaitement pour agrandir des poitrines ou allonger des jambes. Même s'il lui a fallu à ses débuts beaucoup d'aide de techniciens et que le travail sur des machines encore relativement grandes à l'époque lui coûtait cher en location, Kwaaitaal a ressenti ces techniques numériques comme une bouffée d'oxygène par rapport au travail de découpage-collage qui laissait inévitablement des traces physiques dans ses compositions. Cette utilisation de *Paintbox* a donné naissance en 1992 à une nouvelle série d'œuvres photographiques numériques : *Bodyscapes*. Les clichés numériques (1 m x 1 m en moyenne) présentent des explorations dépaysantes du propre corps de Kwaaitaal. À l'intérieur d'une forme circulaire plate sont disposés systématiquement en segments des nez, des oreilles, des bouches, des mamelons, des orteils et des jointures de doigts. D'une part ils ont l'air de reposer sur une surface ferme, d'autre part ils flottent dans un espace indéfini. Les titres de ces œuvres renvoient manifestement à des types de pizzas (*Quattro Stagioni*, *Romana*).

Dans certaines images se développent des paysages aux aspects extraterrestres par l'étrangeté des excroissances (nez, jointures) et des cavités (bouches, nombrils). Pas étonnant qu'elles portent des titres empruntés aux montagnes de Mars et Vénus. Dans d'autres œuvres encore, des mamelons isolés flottent dans l'espace comme des navettes spatiales - Kwaaitaal les appelle *Spacenipples*. Ce sont des univers remarquables, rappelant les artistes qui se sont servis pour la première fois des techniques de collage au début du xx^e siècle. Le cubiste Juan Gris qualifiait d'alchimie visuelle la combinaison de deux éléments d'image étrangers juxtaposés : deux réalités plastiques se fondent en effet en une nouvelle et captivante réalité. Pour le surréalisme des années 1920, l'aliénation constituait un principe artistique important auquel les corps de femmes ou l'habillement féminin procuraient un matériau convenant

parfaitement. L'isolement et l'agrandissement d'une partie du corps ou d'un vêtement (soulier ou botte) procédaient d'une quête passionnante d'inspiration freudienne des forces et aspects ténébreux de la sexualité féminine. Les rondeurs et les cavités du corps ainsi que les vêtements féminins passaient pour les pierres angulaires du principe «voiler et dévoiler».

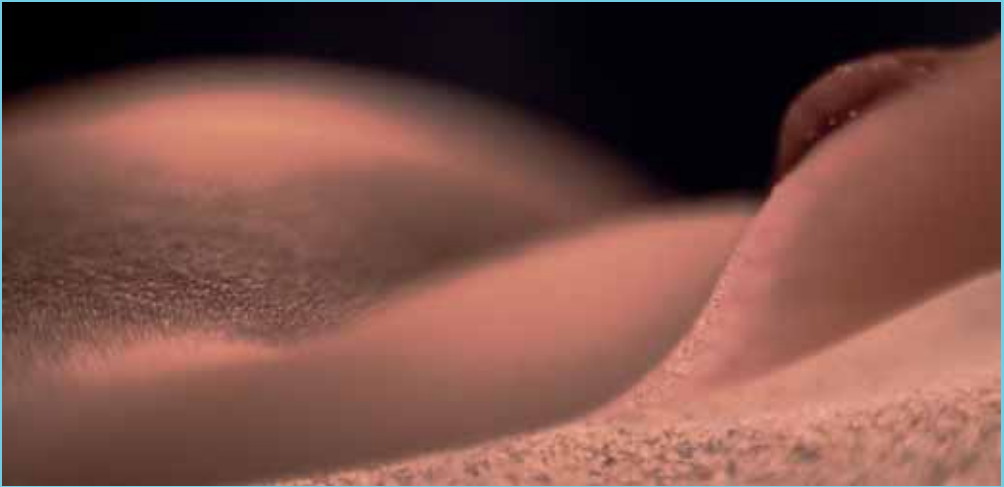
Les paysages pleins d'ordonnements rythmiques et aliénants de parties du corps créés par Kwaaitaal au début des années 1990 semblent donc bien visualiser les recherches passionnantes des surréalistes. L'artiste elle-même prétend néanmoins les considérer en principe comme un contexte intéressant sans qu'elle s'en préoccupe réellement. Ce qui l'intéresse bien davantage, c'est la quête d'une nouvelle beauté pour le corps de la femme, tout en évitant de se référer au nu dans l'histoire de l'art et ne souhaitant pas davantage commenter l'identité féminine à partir d'un point de vue émancipateur ou politique. Ses premières œuvres ont été de temps à autre annexées par des groupes de travail dans le domaine des «études féminines», mais Kwaaitaal s'en est toujours distanciée.

UNE MANIPULATION INFINIE

La déconstruction du corps féminin par Kwaaitaal et sa création d'un nouvel univers se référant encore visiblement à ce corps trouvent leur place dans le postmodernisme des années 1980 et début 1990.

L'art du début des années 1990 semblait accorder une attention croissante à la manipulation du corps humain: ce corps paraissait de plus en plus «faisable» et une intervention dans le propre corps de l'artiste - surtout dans sa propre identité sexuelle - était de plus en plus courante.

Kwaaitaal se sentait dans ce nouvel esprit du temps comme un poisson dans l'eau. Comme à d'autres, les instruments numériques lui fournissent un nombre quasiment infini



Danielle Kwaaitaal, *Private Bodyscapes - Arzachel*, épreuve en couleur, 100 x 200, 1995, *Flatland Gallery*, Utrecht / Paris.



Danielle Kwaaitaal et le DJ Aardvarck, scène de *FLO*, épreuve en couleur - plexiglas, 75 x 112, 2004, *Flatland Gallery*, Utrecht / Paris.

de possibilités en vue de manipuler visuellement le corps et de le charger de nouvelles significations. Elle a eu, par exemple, beaucoup d'admiration pour l'artiste française Orlan, qui se soumit régulièrement à des interventions de chirurgie esthétique afin de prendre l'aspect de femmes célèbres de l'histoire de l'art. À l'époque, Kwaaitaal a été parmi les premiers artistes néerlandais dont l'œuvre s'élaborait si manifestement avec des moyens numériques. Ce qui lui valut d'ailleurs bien des critiques: ses univers étaient bien trop lisses et trop faciles, ils impliquaient trop peu d'artisanat ou de contenu. Après coup, il semble bien que ses univers imagiers d'alors témoignaient de nouvelles conceptions culturelles et esthétiques. Sa série *Private Bodyscapes* (1995) étale de superbes paysages de rondeurs, de plis et de touffes de poils. Le corps de Kwaaitaal même constitue une nouvelle fois le point de départ avec, cette fois, une exploration de tout le corps, y compris des endroits les plus intimes. Mais grâce à l'ordinateur, son corps se voit transformé en un paysage extraterrestre séduisant avec des végétations étranges et inconnues. Les parties du corps baignent dans une chaude lumière orange qui rend les paysages corporels plus sensuels mais en même temps plus dépayés. Les titres de ces œuvres renvoient à des cratères lunaires ou des montagnes de Mars et Vénus (*Arzachel, Petavius, Tycho*), comme si Kwaaitaal ouvrait ici sur plusieurs fronts l'exploration de l'infini et de l'étrange. Elle fait appel à de nouvelles techniques qui portent l'infini en elles; elle crée des réalités visuelles qui semblent illimitées, ses paysages semblent se prolonger infiniment hors des cadres. Et elle imagine des titres qui renvoient à l'extraterrestre et, partant, à l'absence apparente de frontières.

Il est d'autant plus remarquable que toutes ces œuvres sortent comme des pièces uniques. Bien que les techniques utilisées y invitent presque, Kwaaitaal ne produit jamais de tirages d'une œuvre. Par souci d'originalité et pour s'inscrire dans une longue tradition artistique, elle choisit de ne donner que des pièces uniques.

UNE ÉCOUTE VISUELLE

Dans les années 1990, Kwaaitaal passait pour une pionnière. Elle-même se définit comme «imagière» ou encore plus volontiers «ingénieur d'images»³, se référant ainsi non seulement à ses adaptations picturales numériques de photos, mais également à son travail de VJ (*visual jockey*) dans des clubs ou des soirées dansantes. Tandis que le DJ lance la musique de danse électronique (house, techno), le VJ s'en inspire et y juxtapose des rythmes en images. Kwaaitaal se sert pour la plupart de ces enchaînements d'images de ses propres photos, parfois elle en emprunte ailleurs (des images de femmes tirées de films pornos, par exemple). Son inspiration ne se concentre pas tellement sur l'exploration des possibilités techniques, mais bien plutôt sur celle des effets poétiques des images ou des rythmes en images. Elle affirme travailler essentiellement à partir du cœur. Il en résulte de superbes séquences d'images représentant des parties du corps incessamment répétées, des spermatozoïdes volants, des corps masculins dans une école de sport, beaucoup de bouches mouvantes (aussi bien photographiées que créées par le numérique), des yeux, des ciels étoilés, des explosions galactiques ou encore des fleurs (avec un indéniable petit air des années 1960). Un langage typiquement contemporain alterne avec des images plus traditionnelles. Il s'opère une pollinisation croisée entre le rythme des sets d'images et la musique, invitant à une «écoute visuelle». C'est ce qui permet à Kwaaitaal d'atteindre un public aussi large que jeune, un des objectifs qui lui tiennent à cœur. L'émotion, la technique et la communication constituent trois de ses piliers privilégiés et ce sont ces éléments qui ressortent notamment dans ses «spectacles».

Les prestations de Kwaaitaal dans son rôle de VJ - ou artiste multimédia ou vidéaste, elle accepte les trois dénominations - l'ont conduite vers des sommets. Elle s'est en effet produite partout en Europe (Paris, Helsinki, Istanbul, Ibiza) et même à Taïwan et Tokyo. Dans ses spectacles VJ et autres présentations, elle procède également à une fragmentation constante de l'image. Des motifs se retrouvent isolés et reproduits en séquences au rythme dépaysant, donnant naissance à de nouveaux langages imagiers. L'objectif de Kwaaitaal est d'arriver à une synergie totale entre le son et l'image et elle ne se déclare satisfaite que si elle voit se réaliser sur place un *Gesamtkunstwerk*.

UNE CHORÉGRAPHIE SENSUELLE

Depuis 2004, Kwaaitaal a fortement réduit ses prestations de VJ. Mais il importe encore de mentionner qu'à la demande d'une galerie japonaise, elle a réalisé en 1999 le film *HI&LO* en collaboration avec le DJ flamand Dimitri. Pour ce faire, elle transforma son atelier en club et invita une centaine de «clubbers» à danser sur la musique du DJ Dimitri. En les filmant, Kwaaitaal réalisa un portrait de soixante minutes de la scène de danse. Sur un fond de couleur monotone, on voit uniquement les visages de jeunes filles passant et revenant devant la caméra dans un mouvement ralenti, et avec le soutien des sons techno méditatifs du DJ Dimitri elle obtient des arrêts sur image. Le résultat enchantait Kwaaitaal et le DJ Dimitri à un tel point qu'ils décidèrent de partir en voyage avec un studio de cinéma mobile, de se rendre dans des clubs à Amsterdam, Helsinki, Istanbul et Paris et d'y faire évoluer des jeunes filles devant la caméra afin de fixer les expressions de visage (*HI&LO ON TOUR*, 2002). Selon Kwaaitaal, chacune de ces villes avec sa propre culture fournit des expressions de visage et des coups d'œil différents. Si elle a cru déceler une dimension sexuelle à Paris, Amsterdam a paru plus enjouée, alors qu'à Istanbul les expressions de visage étaient plutôt teintées de mysticisme. Séduire et se laisser séduire et la tension récurrente dans l'œuvre de Kwaaitaal entre voiler et dévoiler jouent encore une fois un rôle important dans cette œuvre. Ce sont des thèmes qu'on retrouve aussi dans son œuvre suivante, *FLO*, un film de 55 minutes réalisé en 2004 avec le DJ amstellodamois Aardvarck. Après une présentation d'images fixes dans une galerie à Amsterdam, le film sortit simultanément en salle et en DVD. *FLO* arriva donc sur le marché comme un véritable produit commercial. Le rôle principal y était d'ailleurs tenu par une célébrité aux Pays-Bas, la chanteuse Ellen ten Damme. Avec entre autres huit *webcam girls* (filles de sites érotiques), elle a formé le groupe d'actrices de ce film poético-érotique très sensuel qui se déroule entièrement sous l'eau. Pour son auteur, *FLO* est une ode à l'identité féminine, destinée en particulier aux femmes dans l'intention de susciter leurs réactions. Les femmes, estime Kwaaitaal, sont bien plus sensibles à la pureté et l'authenticité. Les hommes sont plus orientés vers l'action et le résultat, mais nettement moins passionnants du point de vue esthétique. Ce qui explique sans doute que les hommes ne figurent que rarement dans l'œuvre de Kwaaitaal.

FLO montre une chorégraphie sensuelle de corps féminins nus évoluant avec lenteur dans l'eau, se frôlant doucement, se recherchant avec prudence pour s'éloigner ensuite en culbutant et se rapprocher à nouveau avec grâce d'un autre corps. La blancheur lactée des corps de filles et la brillance des chevelures flottantes confèrent presque un caractère d'irréalité à ce spectacle. Impression renforcée par les sons que produit le DJ Aardvarck, par l'éclairage puissant dans l'eau et par le carrelage d'un bleu très vif dans le bassin de compétition où ont été enregistrées ces images. L'éclairage dans l'eau produit de très

nombreux motifs lumineux qui créent aussi un jeu de lumière et d'ombre sur les corps en mouvement, leur donnant davantage de relief. Rondeurs et cavités des corps passent toutes dans l'image et s'en retirent aussitôt. Mais la caméra les suit de très près jusqu'à enregistrer même les pores de la peau.

L'artiste dit de ses personnages dans le film qu'ils ont des airs de chérubins ingénus aux jambes gigotantes. Les jeunes femmes sont en effet très sensuelles: leurs façons n'ont plus du tout l'air «fabriquées» ou influencées par l'industrie porno. Comme celles de nymphes aquatiques, les évolutions teintées d'érotisme des filles entourées de nuées de bulles dessinent dans l'eau des tracés des plus séduisants.

L'EXISTENCE AMBIGUË

L'œuvre *The Hidden Series* déjà évoquée se compose d'une série de portraits de fillettes de douze ans dont les visages se cachent derrière un masque ou un nuage de griffures gravées (par traitement numérique). Si ces striures des visages semblent représenter une intervention physique importante par rapport aux traits si jeunes et candides des jeunes filles, Kwaaitaal considère précisément cette opération comme humaine et extrêmement individuelle. D'autant plus qu'elle a lieu dans le cadre du langage si «synthétique» des médias numériques.

Dans *The Hidden Series*, Kwaaitaal cherche à mettre en évidence le côté ambigu de l'existence humaine. «Les griffures sur ces visages purs ont quelque chose de violent, mais elles fournissent en même temps à ces jeunes filles un nuage de protection d'une grande douceur», déclare-t-elle à ce propos⁴.

En se servant des moyens techniques contemporains, Kwaaitaal réussit fort bien à mettre en lumière la douceur mais aussi les pièges de l'existence humaine et plus spécifiquement de l'existence féminine. Et on peut constater qu'elle le fait avec toujours plus de recueillement mais aussi de manière toujours plus feuilletée.

David Stroband

Critique d'art.

davidstroband1@versatel.nl

Traduit du néerlandais par Michel Perquy.

www.daniellekwaaitaal.nl

Jusqu'au 6 janvier 2013, le musée *De Fundatie* de Zwolle (province d'Overijssel) présente la série *The Hidden Series* (voir www.museumdefundatie.nl).

Notes :

- 1 SACHA BRONWASSER, «Un voile de griffures. Une concentration de moine et une plume numérique», *de Volkskrant*, 3 août 2011.
- 2 Idem.
- 3 DANIELLE KWAAITAAL, *Whispering Waters*, avec un texte de PIETJE TEGENBOSCH, Groninger Museum / Uitgeverij d'Jonge Hond, Groningue / Zwolle, 2009.
- 4 Correspondance électronique entre l'artiste et l'auteur du présent article.